

Cultures antiques



La guerre et la paix

Sous la direction de
Philippe Guisard & Christelle Laizé



La guerre et la paix dans l'Antiquité

par Cécile Nail

« Étant donné que les tireurs, expliqua Pyrrhon, dès l'invention de la poudre sont restés à une grande distance de leurs victimes, ils ont développé beaucoup moins de haine [...] que les combattants de près d'autrefois. Ce serait une naïveté historico-philosophique de croire que "l'être humain" demeure "constant émotionnellement". Il ne peut en être question. Au contraire, les émotions dépendent à chaque fois des situations historiques, surtout de l'appareillage technique. Les affects d'un homme à la mitrailleuse (à plus forte raison d'un pilote de bombardier, pour autant que celui-ci ait encore des émotions ou encore besoin d'émotions) n'offrent plus la moindre ressemblance avec ceux d'un hoplite engagé dans la bataille de Salamine, encore moins avec l'homo pekinensis lançant des pierres. Et cela vaut surtout de la haine qui, à l'époque de l'artillerie à longue portée, est devenue un anachronisme. »

Günther Anders, *La Haine*, « Troisième Fragment —
Deuxième Entretien avec le Président Traufe », pp. 66-67.

De prime abord, la remarque du personnage de Pyrrhon sur l'absence de « constance émotionnelle » de l'homme à travers l'histoire, y compris dans le domaine de la guerre, semble pour le moins superflue, sinon triviale : si l'on définit, au sens large et de manière liminaire, la guerre comme une forme de violence sociale particulière en ce que, à la différence de la vendetta, de la piraterie ou du brigandage par exemple, elle désigne un conflit meurtrier entre deux entités politiques qui s'affrontent par armées interposées, au cours d'une durée éminemment variable mais toujours bornée par deux actes officiels bilatéraux — la déclaration de guerre, qui marque le début des hostilités, et l'armistice, qui les clôt¹ —, dans l'espoir de prendre ou de défendre un territoire (et ses richesses), voire de faire triompher une idéologie, alors la guerre, comme toutes les autres activités d'un

1. Le terme, issu du latin médiéval *armistitium* (1335) et donc postérieur à l'époque qui nous intéressera tout au long de cette étude, est tout de même formé à partir des mots latins *arma* (arme) et *statio* (état d'immobilité) ; on verra que « l'armistice » avant la lettre pouvait revêtir diverses formes dans l'Antiquité gréco-romaine.

groupe social, a évidemment vocation à évoluer dans le temps, en matière de technologie, de stratégie et bien sûr d'évaluation sociale ou même morale. Pourquoi les affects investis dans la pratique de la guerre ne relèveraient-ils pas eux aussi d'un paradigme, ce difficile concept soigneusement redéfini et épistémologiquement neutralisé par Thomas S. Kuhn, le temps d'une explicitation visant à échelonner les sens de cette notion foncièrement épistémologique au tout début de la « Postface » ajoutée en 1969 à son ouvrage controversé paru en 1962, *Les Structures des révolutions scientifiques*, c'est-à-dire d'abord « tout l'ensemble de croyances, de valeurs reconnues et de techniques qui sont communes aux membres d'un groupe donné »² ? Élément à part entière d'une culture, la guerre, pour peu bien sûr qu'on ait le droit de la considérer comme une constante sociale³ se pense, se pratique et se vit de différentes manières selon l'espace et le temps, dans le cadre d'un système d'homologies culturellement idiosyncratique. Ainsi François Jullien nous fait-il mesurer tout l'écart qu'il y a, non seulement entre la manière de concevoir la guerre, à la même époque, chez les Chinois d'une part, chez les Grecs d'autre part, mais encore l'engrènement de cette pratique sociale, comme de toute autre, dans une « stratégie du sens » à chaque fois spécifique et définitoire d'une identité culturelle :

2. Thomas S. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, « Postface », p. 207.

3. Dans son *Archéologie de la violence* parue en 1977, l'ethnologue Pierre Clastres considère par exemple que « La guerre, dépourvue de positivité par la priorité attribuée à l'échange, y perd toute dimension institutionnelle : elle n'appartiendrait pas à l'être de la société primitive, elle n'en est qu'une propriété accidentelle, hasardeuse, inessentielle, la société primitive est pensable sans la guerre ». Puis l'ethnologue explique, dans une analyse qui évoque fortement celle de Rousseau au début de la « Seconde Partie » du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, que l'accident qui a pu conduire certaines sociétés primitives à cette forme de violence sociale qu'est la guerre s'est très probablement produit quand « la communauté primitive, en tant qu'unité politique, [s'est inscrite] à la fois dans l'espace homogène de son habitat, mais [a aussi étendu] son contrôle [...], son codage, son droit sur un territoire ».

« La stratégie a représenté, au sein de la Chine antique, beaucoup plus qu'une technique particulière. On voit s'y refléter certaines options les plus radicales de la pensée chinoise, et elle a informé, élaboré en théorie, bien d'autres domaines de la réflexion. Or, s'il est un principe de base sur lequel insistent, en Chine, tous les anciens traités militaires⁴, c'est bien d'éviter l'affrontement direct avec l'armée ennemie. Un choc frontal, où les deux armées sont engagées dans un face-à-face, est toujours éminemment risqué et destructeur. Tout l'art de la guerre est au contraire de déposséder l'autre de sa capacité défensive, et de le miner intérieurement, avant même que l'engagement n'ait lieu : de sorte qu'au moment de l'affrontement, l'ennemi s'effondre de lui-même. [...] Au lieu de magnifier le combat, l'art de la guerre apprend à triompher en pouvant s'en passer. »

François Jullien, *Le Détour et l'Accès — Stratégies du sens en Chine, en Grèce*,
Chapitre II (« De front, de biais »), p. 35

Tout comme chez les Grecs, qui s'en remettent aussi bien à la guerre que dans la rhétorique à une stratégie frontale, on observe dans la pensée chinoise, mais comme en miroir, une homologie entre la manière de concevoir la manière de faire la guerre et la rhétorique. S'inspirant comme il le souligne lui-même des travaux de Marcel Détienne⁵ attestant de ce que la phalange grecque entretient un « lien étroit avec l'organisation de la cité », tant « par l'uniformité des équipements, l'équivalence des positions, voire l'identité du comportement exigé, les fantassins réduits à la similitude "d'éléments interchangeables" qui correspond exactement à ce qu'ils sont en tant que citoyens, dans le cadre égalitaire de leur vie politique », F. Jullien se livre, sur la pensée chinoise, à un travail comparable à celui d'autres spécialistes de la pensée grecque antique, comme Jacqueline de Romilly entre autres, qui avaient montré que le « face-à-face des discours autour duquel s'est organisé la cité » présente une frappante homologie de structure avec l'art de la rhétorique sous toutes ses formes. De fait, « la structure d'*agôn* que constitue cette organisation de l'affrontement armé se retrouve au chœur du théâtre (tragédie ou comédie), du tribunal, de l'assemblée : en effet, qu'il soit théâtral, judiciaire ou politique, le débat se manifeste aussi comme une pensée s'exerçant pour ou contre : et il est remporté seulement en fonction de la force et du nombre des arguments qui sont de part et d'autre accumulés. Aussi, s'il y a homologie entre l'ordre de la phalange et celui de la cité, ce n'est peut-être pas seulement parce que les mêmes

4. À commencer par le célèbre ouvrage de Sun Tzu, *L'art de la guerre*, rédigé il y a plus de vingt-cinq siècles.

5. Voir « La phalange : problèmes et controverses », dans *Problèmes de la guerre dans la Grèce ancienne*, sous la direction de J.-P. Vernant, pp. 157-188.

participants se retrouvent de part et d'autre, mais aussi parce que, d'un point de vue structurel, c'est de la même façon que, des deux côtés, la décision se trouve acquise »⁶. Symétriquement,

« À l'obliquité recommandée par l'art de la guerre correspond une obliquité — équivalente — de la parole. Le tableau ne demande donc qu'à être complété — en tirant toujours parti de ce seul contraste : à la "poussée" de l'affrontement, du face-à-face (ou au corps-à-corps) des soldats ou des arguments, sont préférés, en Chine, la pratique du détour qui laisse plus de champ à la manœuvre, la menée insidieuse qui dérouté l'adversaire sans qu'on ait à s'exposer. Esquive et harcèlement sont à nouveau de mise : au lieu de présenter en pleine lumière des arguments auxquels l'autre, du même coup, se trouve en mesure de rétorquer, l'expression sinueuse nous permet "d'esquiver" toute attaque frontale nous obligeant à nous justifier, en puisant sur notre défense ; en même temps qu'elle nous rend à même de "harceler" sans cesse notre opposant le gardant sous la menace de l'allusion — en le maintenant sous la pression du sous-entendu [...] Ce sens qui ne fait que poindre est d'autant plus menaçant que les autres ne savent jamais précisément où nous voulons en venir ; cette critique seulement ébauchée est d'autant plus dangereuse qu'elle ne se présente jamais à découvert et n'offre donc pas de prise pour la réfuter. Entre l'obliquité du discours et celle de la stratégie, il y a donc mieux qu'un parallèle : l'une et l'autre renvoient à la même économie d'ensemble, elles contiennent les mêmes justifications logiques. »

François Jullien, *Le Détour et l'Accès...*, Chapitre II, pp. 48-49

Il serait vraiment inutile d'aller plus avant dans la démonstration de ce que les manières de penser, de faire ou d'évaluer la guerre sont éminemment relatives aux diverses sociétés et à leur paradigme propre (au sens élargi, précédemment signalé, que lui a provisoirement donné Thomas Kuhn à des fins heuristiques en 1969). À ce stade de l'analyse, on est donc en droit de se dire que le personnage de Pyrrhon, sous la plume de G. Anders, n'invente pas vraiment la poudre quand il croit déjouer « une naïveté historico-philosophique » consistant à « croire que "l'être humain" demeure "constant émotionnellement" ».

Pour autant, le propos de G. Anders pourrait bien être plus profond — plus oblique ? — qu'il y paraît et trouve sans doute son véritable sens, sinon même sa véritable puissance de déflagration philosophique, quelques pages plus loin quand Pyrrhon expose avec une certaine emphase les vertus qu'il prête à la haine dans le contexte de la guerre :

6. François Jullien, *Le Détour et l'Accès...*, pp. 42-43.

« Ce que je vais maintenant énoncer rendra un son terrible aux oreilles des amis de la paix (comme aux miennes) : impossible toutefois de le taire, c'est justement l'absence de haine du côté des instruments, leur incapacité à haïr, oui, c'est justement cette carence qui causera notre perte. Temps de bonté que ceux où les guerriers se menaçaient et s'abattaient encore les uns les autres, où les guerres étaient conduites encore par des gens capables de haine. À tout prendre, ces gens-là étaient encore des humains. Et ceux qui se haïssaient mutuellement pouvaient à la rigueur cesser un jour aussi de se haïr ; et par là cesser aussi de combattre ; et par là aussi cesser d'anéantir ; ou peut-être même commencer à s'aimer. En revanche, les ordinateurs ne peuvent arrêter le combat, puisque ne les habite aucune haine qu'ils puissent remiser. Pour ne rien dire de l'amour.

La fin de la haine pourrait bien signaler la fin de l'humanité, parce que maintenant ce ne sont plus nous les hommes qui combattons les hommes ; et que ce ne sont plus des hommes par lesquels nous sommes combattus, nous les hommes. »

Günther Anders, *La Haine*, « Quatrième Fragment — Les chers artilleurs », pp. 96-97

Faire le constat de la différence et même de l'irréversible rupture entre les guerres d'autrefois et celles d'aujourd'hui donne à G. Anders l'occasion d'asséner bien autre chose qu'une platitude, puisque tout son propos est de mettre en lumière une perte irréparable, aussi paradoxale qu'elle puisse apparaître de prime abord — celle de la haine que se vouaient les belligérants dans ce qui fait figure ici d'un véritable âge d'or de la guerre en Occident. Passion négative et destructrice à l'égard de celui qu'on envisage comme un ennemi, la haine aurait au moins le mérite, selon G. Anders, de garantir une guerre à visage humain et surtout de maintenir ouverte la possibilité d'une paix qui ne soit pas une simple trêve, un temps mort plus ou moins accidentel dans ce processus sans fin d'anéantissement que serait devenue désormais la guerre, mais bel et bien une ère nouvelle où des relations harmonieuses d'entente et de collaboration pourraient activement s'établir entre ceux qui seraient passés de la haine à l'amour, non pas par un improbable coup de baguette magique mais par un acte d'intelligence, leur permettant de prendre la mesure de leurs affinités essentielles et, partant, de leur véritable intérêt. Mais cela n'était possible, analyse G. Anders, que pour des êtres vivants, sensibles et intelligents, qui avaient de bonnes raisons de se haïr d'abord (à la suite d'un préjudice collectivement subi et douloureusement ressenti par tous les membres d'une cité, dès lors qu'il en résultait pour chacun ou presque une altération des conditions de vie, voire une mise en danger de celle-ci, faute de moyens suffisants pour y subvenir — par exemple, l'annexion d'un territoire et de ses richesses, matérielles ou humaines), mais qui avaient aussi les moyens, pour les mêmes raisons, d'éprouver

dans la relation agonistique ou même, après la défaite des uns, moyennant l'expérience de la coexistence avec les autres, le fait de leur ressemblance primordiale et de leurs intérêts communs — ce qui ne pouvait qu'affaiblir à terme le sentiment de haine à l'égard de l'autre. C'est là tout un cheminement désormais interdit depuis que, les « progrès » technologiques aidant, la guerre a commencé à se faire de plus en plus à distance, sans corps à corps ni même possibilité, aussi bien pour l'agresseur que pour l'agressé, de voir même au loin l'autre comme un autre — le recours à une artillerie de plus en plus performante, les bombardements aériens pendant la Seconde Guerre Mondiale, de Dresde à Hiroshima⁷ ou bien encore pendant la guerre du Vietnam, les premiers drones enfin qui furent d'ailleurs expérimentés de manière confidentielle par les Américains durant les guerres de Corée puis du Vietnam et sur lesquels G. Anders en sait suffisamment long pour pouvoir en parler dans son livre paru en 1985⁸, sont autant de facteurs qui ont contribué à rendre la guerre de plus en plus virtuelle — pour ceux qui mitraillent, bombardent ou téléguident leurs engins de morts en tout cas —, donc déshumanisante, et à annuler toute différence entre les civils et les militaires en faisant de tous des êtres sans visage — condition évidemment propice aux massacres de population civile à très grande échelle :

7. G. Anders a longuement correspondu avec Claude Eatherly, le pilote d'Hiroshima, qu'il a aussi eu l'occasion de rencontrer ; dans *La Haine*, l'auteur rapporte cette édifiante anecdote : « Lorsque [je lui ai demandé] s'il avait haï, ne serait-ce qu'une fraction de seconde (avant, pendant ou après), les habitants d'Hiroshima [...], il me regarda avec raison comme si j'étais un idiot et répondit par une question : "*Why the heck should I have hated them?*". Il ne venait même plus à l'idée de cet homme qui avait participé à la précédente guerre [...] que dans l'état de guerre, la haine était nécessaire, voire naturelle » (pp. 87-88).

8. « **De nos jours, obsolètes sont les "champs de bataille". On tire aujourd'hui en restant chez soi gentiment. Frappeurs et victimes des frappes sont tenus à distance les uns des autres.** En l'occurrence à des milliers de lieues. **La frappe provient d'ici, la mort arrive là-bas.** On pourrait parler de "**schizopraxie**" ou dire, en termes plus conventionnels : bien que combattant, on reste planqué à l'arrière comme un "porc à l'étape" [...] Au luxe du téléphone, du télégraphe et de la télévision répond **le luxe de la "télé cible"** ».

« **Bombes ou fusées n'ont pas d'yeux capables d'opérer la distinction entre les uniformes et les autres vêtements, l'égalité d'aujourd'hui réside en ceci que les civils ont tous le même droit de se faire assassiner que les militaires.** Et il n'y a pas que cette distinction-là qui soit invalidée pour les grandes catégories d'armes d'aujourd'hui, il y a aussi celle entre ville et campagne, entre village et forêt, entre hommes et bêtes — **tous sont égaux** en tant que cibles ou victimes. Et cela signifie à son tour que **pour les criminels tout est égal, tout est également valable, tout est indifférent, tout est également non valable : leur agir est totale indifférence, nihilisme en action.** »

Günther Anders, *La Haine*, « Quatrième Fragment — Les chers artilleurs », pp. 91-92

Ces lignes tendent bien sûr à creuser l'abîme entre nous et ces peuples d'hier, à commencer par les Anciens, dont l'humanité aurait été en quelque sorte « sauvée » par la haine, pour autant qu'on peut envisager celle-ci comme la garante de leurs spécificités (on aurait haï ceux qui mettaient concrètement en danger l'identité et, pour commencer, la vie d'un groupe social déterminé), mais aussi, par là-même, de leur possible concorde avec d'autres peuples dans le cadre d'une paix fondée sur la labilité des affects, surtout quand ceux qu'on haïssait ne se révèlent pas si différents ou tout du moins pas si dangereux. Pour séduisante qu'elle soit, l'analyse de G. Anders fait malgré tout surgir deux objections. Il est patent qu'il a anticipé la première et y répond de manière assez convaincante ; en revanche, la deuxième semble ne pas lui avoir effleuré l'esprit et c'est elle qui nous permettra d'exposer enfin la problématique générale de ce travail.

La première objection qu'on peut faire concerne bien sûr l'expérience ou du moins le sentiment que nous avons tous aujourd'hui que la haine n'est certes pas absente des conflits contemporains : comment G. Anders peut-il dire que la technologie a en somme suffisamment pris la direction des opérations militaires pour remiser les affects — haineux en particulier — au rang de simples accessoires de la guerre aujourd'hui ? Nous avons tous à l'esprit les discours haineux d'un Führer désignant les Juifs à la vindicte populaire dans l'Allemagne nazie, ou les diverses exhortations imputées aux propagandistes de tous bords — sous la forme de discours ou d'images souvent outrés d'ailleurs pendant la Première Guerre Mondiale, la guerre du Vietnam, ou de manière encore plus massive, avec la multiplication des moyens médiatiques, dans des conflits plus récents, ouverts depuis la fin du XX^e siècle. Mais précisément, répond G. Anders : s'il est besoin de propagande ou d'exhortations diverses pour pousser les populations et surtout les militaires

à haïr l'ennemi, c'est que cette haine ne va pas de soi et qu'elle doit donc être artificieusement excitée — tout simplement parce que, à la différence notoire de ce qui se passait chez les Anciens, les militaires tout particulièrement (puisque ce sont eux qui font « le travail ») n'ont pas de raison personnelle, intime, viscérale aurait-on envie de dire pour relier la haine au corps et à la confrontation physique et concrète que celle-ci permet, de haïr celui qui a été désigné comme ennemi. Aussi,

« Qu'il y ait toujours des militaires et des politiciens pour estimer encore souhaitable ou même indispensable la haine, **en tant qu'elle anime le combat**, ce n'est à vrai dire pas compréhensible. Ils le font sans doute par pure bêtise. Peu importe, il n'empêche que ceux intéressés à la préparation et à l'exécution des guerres (chose qui s'applique aux tacticiens américains d'aujourd'hui exactement comme à leurs homologues allemands d'il y a quarante ans) **tenaient pour souhaitable ou nécessaire que les gens employés ou contraints par eux à combattre ou à détruire (contraints par leur statut d'employés) n'opèrent pas sans haine leur travaux de commande**. Étant donné [...] qu'elle ne peut plus naître de façon naturelle, ni avant ni "en mangeant", c'est-à-dire en combattant, il faut qu'elle soit produite artificiellement et injectée dans les combattants, et ce sans relâche (Non : de nécessité, il ne peut bien sûr être question sérieusement ici). Quoiqu'il en soit, **la production de haine s'accomplit à travers la livraison d'images artificielles de l'ennemi**. La haine qui naît alors pourrait sans doute être dite « **purement idéologique** », mais cette appellation ne rend pas la chose plus bénigne, car les sentiments idéologiques (qui existent tout autant que les concepts ou théories idéologiques) fonctionnent aussi fort excellemment, comme le prouve par exemple l'histoire de l'antisémitisme. »

Günther Anders, *La Haine*, « Quatrième Fragment — Les chers artilleurs », pp. 88-90

De toute façon, observe l'auteur pour finir sur ce point, « cette phase se caractérisant par l'inoculation de sentiments artificiels se trouve elle aussi déjà proprement dépassée aujourd'hui » et « haïr n'est plus vraiment nécessaire », tant la guerre se fait désormais à distance : « Les aviateurs des bombardiers survolent le Vietnam ont naturellement exécuté leurs commandes (hypocritement baptisées "missions"), éradiqué cités, villages, forêts, champs, bêtes et hommes, avec tout aussi peu d'émotion que les ouvriers ou les employés exécutant les leurs dans les usines et les bureaux »⁹. Entre la haine authentiquement éprouvée par les soldats d'hier et celle qu'on a tenté d'inoculer à ceux d'aujourd'hui, avant que la guerre

9. *Op. cit.*, p. 90.